

ÉVELYNE CHICOUT

LA PROFONDEUR
DE
L'INSUFFISANCE

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
euthena.com qui ont permis à ce livre de
voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 9791042521394

Dépôt légal : octobre 2025

*Accommode-toi des choses qui te sont échues ; aime
les hommes avec lesquels le sort te fait vivre, aime-les
sincèrement.*

Marc Aurèle

01 – Les dés sont jetés

Le jour même où Léonie perdit les eaux dans le salon, un violent orage s'abattit sur la ville du Lamentin. Les gouttelettes de pluie, telles des perles, pétaradaient sur la toiture en tôle, créant une mélodie tumultueuse qui résonnait dans l'air. La servante, affairée, s'occupait de préparer un *feu* (punch) pour les amis du couple, attendus pour le déjeuner. Lorsqu'elle déboucha la bouteille de rhum, un splash inattendu résonna... Le précieux liquide de vie dégouлина entre ses jambes, laissant l'assistance stupéfaite, figée par la surprise.

Pour éviter à la malheureuse de prendre l'autobus qui passerait un peu plus tard, John l'accompagna au dispensaire, mais par une obligation morale qui pesait sur ses épaules.

Dès que le nouveau-né fit son apparition, il observa longtemps l'enfant, grouillant comme un têtard sur le point de périr, car le cordon ombilical avait menacé de l'étrangler. John Reece, désorienté, inclinait la tête, assailli de mille interrogations troublantes. La sage-femme, héroïne de l'instant, fixa le couple et s'adressa à eux : « C'est un adorable bébé ! Est-ce que cette grossesse était prévue ? »

John, face à cette paternité inattendue, demeura silencieux, comme si les mots se refusaient à lui. Finalement, il parvint à convaincre la pauvre Léonie de nommer l'enfant Edgar, un prénom qui évoquait la mémoire de son regretté arrière-grand-père. Il espérait s'absoudre de toute réputation punitive, soudoyant la pitoyable mère de manière discrète.

Puis, sans chichis ni égards pour Léonie qui attendait désespérément un geste émouvant de sa part, il les salua rapidement et s'éloigna, indifférent au bébé dont les pleurs résonnaient déjà dans l'atmosphère chargée.

Pendant ce temps, Ida, la sœur de Léonie, informée de l'événement, accourut à leur chevet pour apporter son soutien dans cette journée éprouvante. Bien que cette naissance fût empreinte de complications, elle ne put s'empêcher de ressentir une joie intense, elle, qui n'avait jamais connu les joies de la maternité. Son visage s'illumina lorsque Léonie lui

présenta son nouveau-né. C'était le premier garçon dans la famille, et en cet instant, elle crut fermement que Dieu leur avait accordé une bénédiction exceptionnelle pour pérenniser leur nom.

Mais ce petit était aussi le symbole des trahisons d'un père infidèle. En effet, Léonie n'était pas la première à pâtir des déboires de John. Ses anciennes maîtresses, sous son emprise, avaient par le passé, eu recours à des avortements clandestin, souvent financé dans l'ombre pour étouffer des situations tragiques. Malgré l'adultère, John se berçait de l'illusion que cette fois-ci, il échapperait aux conséquences. Cependant, contre toute attente, la chance lui fit faux bond.

Aussitôt que la mère et l'enfant eurent quitté le dispensaire pour retrouver leur foyer, John vint les voir. Son principal objectif était de convaincre Léonie de garder le silence sur sa paternité, au cas où des interrogations se susciteraient à ce sujet. Pour Ida, l'aînée de Léonie, l'attitude de cet homme suscitait un profond dégoût, évoquant en elle le souvenir douloureux de l'abus de pouvoir des maîtres cruels sur leurs esclaves dans un passé lointain.

Elle était convaincue que sa sœur avait été la proie du manipulateur au charme envoûtant, qu'était John Reece. Pourtant, malgré cette vérité douloureuse, elle prenait soin de sa sœur avec dévotion, veillant attentivement à tout ce qui aurait pu menacer son équilibre fragile.

Femme de tête, Ida n'avait aucun problème financier étant donné que dans sa jeunesse, elle avait réussi à obtenir son diplôme d'études secondaires sans difficulté, ce qui lui avait permis d'accéder à un emploi dans l'administration. En commençant avec prudence en bas de l'échelle sociale et en passant divers tests, elle avait réussi à mener une vie décente – excellentes circonstances qui n'allaient pas profiter à Léonie, puisqu'elle avait abandonné l'école à l'âge de 14 ans, voulant faire seulement ce qui lui convenait.

Quant à Ida, sa détermination inflexible qui avait éclairé sa brillante carrière, lui offrit plus tard, le courage d'agrandir la maison familiale au 23 rue des Alouettes à Lamentin, un

lieu où les inégalités sociales s'étalaient comme un vieux tissu déchiré.

Par amour pour ses proches, elle avait élargi la salle à manger, y ajoutant une table majestueuse entourée de dix chaises, afin que chacun puisse s'asseoir, comme dans une grande famille réunie sous le même toit. La cuisine et les chambres s'étaient étendues, accueillant plus de rires et de souvenirs, tandis que le *galetas*, caché sous les poutres du grenier, attendait patiemment les rêves des futurs enfants de Léonie.

Sur le côté gauche de la maison croissaient deux goyaviers, un cotonnier et d'autres arbres fruitiers, qu'elle entretenait avec soin. Derrière, il y avait une corde à linge tendue pour un séchage aisé après la lessive hebdomadaire. En empruntant l'autre côté, un petit sentier menait au jardin créole où poussaient à la fois des avocatiers, des bananiers et des citronniers. En rénovant cette misérable maison héritée de leurs parents, elle cherchait à la garder le plus longtemps possible et à y vivre avec Léonie.

En effet, lorsque leur père mourut, elle lui avait promis qu'elle prendrait soin de sa cadette, qu'elle soit confrontée à des difficultés ou à des besoins.

Dans le souci d'apporter une touche de nouveauté lors de la rénovation de la maison, elle avait restauré le vieux buffet de son arrière-grand-mère qui avait été initialement mis au rebut. C'était un vieux meuble, trésor rare qu'elle choyait quotidiennement avec passion. Lorsque la poussière s'y accrochait, la ménagère, armée de ses chiffons, se précipitait droit vers le redoutable ennemi, comme un missile de défense en position de tir. Ensuite, elle frottait, frottait à en perdre haleine.

L'aménagement de l'intérieur douillet devait être parfaitement réalisé, en particulier pour le bien-être de Léonie. Cependant, bien qu'elle ait toujours été fidèle envers sa sœur, les rumeurs sur sa courte relation avec un homme marié lui causaient des hésitations.

Après la naissance du petit, John commença à diminuer la fréquence de ses visites en prétendant que son épouse les

lui interdisait. Par conséquent, Léonie se retrouvait sans lait et sans couches pour son enfant qui n'avait rien demandé. Tout comme celles qui l'avaient précédé, sa beauté irrésistible n'était apparemment pas assez persuasive pour retenir cet insatiable séducteur. La rumeur circulait, faisant d'elle la risée de son quartier.

À cette période, la vie sociale était ardue et les nombreuses conséquences de l'*époque de Sorin* (ancien gouverneur de la Guadeloupe) se répandaient à nouveau. Assurer le gîte et le couvert n'était pas une tâche aisée. Quelquefois, utiliser l'aide honorable de membres proches de la famille constituait la dernière chance. Cependant, certaines mères croyaient sincèrement qu'il était préférable d'avoir un enfant avec un homme blanc et aisé pour garantir la subsistance. Elles faisaient totalement fausse route en pensant que ces relations pourraient ouvrir les portes verrouillées par des différences sociales de rang. Celles qui s'engageaient dans ces relations éphémères ne prenaient pas en compte le fonctionnement des fils de colons, qui reproduisaient uniquement les comportements ancestraux inscrits dans leur chair.

Pendant cette période, le petit Edgar progressait comme un Filao sur une pente abrupte. Lorsque son père ne rendit plus visite à sa mère, celle-ci déclina peu à peu, ne parvenant pas à se défaire de celui qui faisait battre son cœur. Afin de survivre et de supporter sa douleur, elle étouffait l'ivresse de l'amour en la remplaçant par l'ivresse du rhum qui coulait en abondance sur l'île.

02 – Premières gambades en enfer

La naissance de cet enfant sur la côte au vent de l'île de *Karukéra* (nom caribéen de la Guadeloupe) ne changea en rien les enjeux de l'époque. Toutefois, la ville du Lamentin jouissait d'un panorama exceptionnel, balayée par une température humide qui favorisait une faune rare.

Par ailleurs, l'aiguille du clocher se démarquait par sa magnificence et son raffinement. L'usine « Grosse Montagne » déversait ses vapeurs dans l'océan Atlantique. De là, on apercevait les contours de *l'île aux belles eaux* (autre appellation de la Guadeloupe), la mousse argentée colorant la crête des vagues qui dansaient jusqu'à l'horizon.

Aussi loin que l'œil pût distinguer, le littoral escarpé offrait un aperçu d'une plage ornée d'innombrables cocotiers qui semblaient se pencher comme pour l'accueillir. De l'autre côté, au milieu de la diversité foisonnante, on pouvait observer des tourbillons de vapeurs d'eau tiède se métamorphosant en rubans. Ils s'échappaient des différentes sources d'eau chaude que le volcan de la Soufrière alimentait.

La ville du Lamentin était réputée pour être l'une des plus vertes de l'île grâce à sa situation peu commune.

Dans cet Éden, on pouvait observer une multitude de cases où des coutumes variées provenant de divers horizons étaient parfois pratiquées. Ces folklores perturbaient la tradition caraïbienne des autochtones, les mettant dans l'embarras. Mais les diverses traditions n'étaient pas les seules à blâmer, car sur l'île pendant de nombreuses années, la plupart des ancêtres avaient été victimes de l'enfer causé par le colonialisme.

Si le paysage offrait la sérénité, la vie quotidienne de la population se limitait à mendier des miettes aux descendants des anciens exploiters.

Étonnamment, pendant ce temps, au-delà de l'Atlantique, en Europe, le peuple vivait une existence plus agréable que dans les Antilles, comme un pied de nez aux populations de ces territoires. Même si la mort de Staline en mars avait

ébranlé le monde politique, des événements positifs allaient se produire là-bas par la suite.

En effet, Edmund Hillary avait réussi à gravir le sommet de l'Everest en mai, tandis que Louison Bobet avait remporté le tour de France. Sur l'île, au contraire, pas de réjouissantes nouvelles, du moins rien de comparable à tout cela.

Les gens étaient en proie à la souffrance, il y avait de plus en plus de restrictions et les contraceptifs naturels étaient en voie de disparition. Devions-nous penser que, dans ces départements d'outre-mer, la misère favorisait les relations intimes ? En tout cas, le taux de natalité était en constante augmentation. Les indigènes répliquaient les comportements machistes des maîtres du passé odieux, parmi lesquels la reproduction massive, l'idéologie de la suprématie mâle et le droit de propriété.

Ce matin-là, le petit Edgar, accroché à la barre de son berceau, hurlait en se redressant : « Ma-man ! »

Le bébé leva les yeux emplis de larmes prêtes à asperger son petit corps encore chaud. L'insuffisance maternelle le déchirant, il la recherchait avec une grande passion en écoutant en parallèle la voix apaisante de sa tante Ida. « Coucou Doudou, c'est tata Ida ! »

Comment comprendre l'absence de celle avec laquelle il n'avait fait qu'un, neuf mois durant ? Et comment imaginer le prélude à ce qui était supposé être de la magie quand tout devenait moche ?

Ce bébé, trop candide pour comprendre la complexité des sentiments humains, des rivalités et du désespoir, continuait donc à attendre sa maman encore et toujours. Néanmoins, la vie voulait qu'il s'adapte à toutes les situations, en maintenant la joie et l'espoir tout au long de ce chemin qu'était sa destinée.